

RÉDACTION  
ET  
BUREAU D'ABONNEMENTS

Lausanne, Rue de St-François 20.  
On s'abonne, en Suisse, en Allemagne et en Autriche, dans tous les bureaux de poste. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> ou du 15 de chaque mois.

PRIX D'ABONNEMENT  
Un an 6 mois 3 mois  
Suisse ..... Fr. 20 10 50 5 50  
Union postale..... » 36 18 50 9 50  
Prix du numéro : 10 centimes.

# GAZETTE DE LAUSANNE

## ET JOURNAL SUISSE

FONDÉ EN 1799

ANNONCES

HAASENSTEIN &amp; VÖGLER

Lausanne, Place de la Palud 24

Montreux, Vevey, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, Saint-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, etc.

PRIX DES ANNONCES

Pour l'étranger..... 25 centimes la ligne.  
Pour la Suisse..... 20 centimes la ligne.

Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LAUSANNE, 8 septembre 1891.

## BULLETIN POLITIQUE

Avant de quitter l'Autriche-Hongrie, l'empereur Guillaume II a assisté à un dernier dîner offert par l'archiduc Albert. Le vainqueur des Italiens à Custozza, généralissime éventuel de l'armée. Le roi de Saxe, trois archiducs, Charles-Louis, Guillaume et Rénier, et cent cinquante officiers supérieurs y assistaient.

On a toasté. L'archiduc Albert d'abord, qui a porté la santé de l'empereur d'Allemagne :

Que Sa majesté, a-t-il dit, veuille bien me permettre d'exprimer, au nom des officiers de l'armée impériale et royale réunis à cette table, la joie de pouvoir saluer respectueusement deux très nobles monarques, alliés de notre empire, qui se trouvent actuellement parmi nous ; et comme, pour nous autres soldats, le souverain est inséparable du chef suprême de l'armée, je joins à ces deux toasts celui de la brave armée allemande.

Vive Sa majesté l'empereur d'Allemagne et roi de Prusse ! vive Sa majesté le roi de Saxe ! vive la brave armée allemande !

Guillaume II a répondu :

Altesse impériale ! En remerciant Votre altesse impériale de ses paroles, je tiens en même temps à exprimer ma reconnaissance envers Sa majesté l'empereur de ce qu'elle a daigné m'inviter à prendre part aux manœuvres d'une partie de son armée. J'éprouve une vraie satisfaction à me trouver au milieu des braves soldats autrichiens, mes camarades.

Je bois à Sa majesté l'empereur, à l'armée et à Son altesse l'archiduc Albert, son généralissime ! Hoch ! encore une fois, hoch ! pour la troisième fois, hoch !

La dissection la plus patiente de ces textes n'y découvrirait rien de frappant, si ce n'est l'affirmation de l'alliance des vainqueurs avec les vaincus de Sadowa, qui n'était plus un mystère pour personne.

L'empereur allemand a conféré à l'archiduc Albert le grand collier de l'Ordre de l'Aigle-Noir. Il a distribué en outre plusieurs décorations aux généraux qui ont pris part aux manœuvres. La revue finale n'a pu avoir lieu grâce au mauvais temps. Guillaume II a exprimé ses regrets d'avoir perdu cette occasion de féliciter les généraux. Ces félicitations auraient-elles été sincères ? Quelle est l'impression vraie que l'armée austro-hongroise a faite à Guillaume II ? Voilà ce qu'il serait très intéressant de savoir et ce que nous ne saurons certainement pas.

Les deux chanceliers ont continué à avoir de longs entretiens, dont ils ont dressé un protocole envoyé au troisième allié, c'est-à-dire au marquis di Rudini, premier ministre du roi d'Italie. On dit aussi qu'ils ont été en communication télégraphique fréquente avec le cabinet anglais.

L'empereur et son chancelier sont depuis hier soir à Munich.

Au Brésil, le « progrès républicain » que M. Deodoro da Fonseca célébrait naguère dans ses manifestes, commence à prendre une tournure quelque peu inquiétante pour les démocrates naïfs qui s'imaginaient avoir assuré le triomphe du principe de la souveraineté populaire. Ils ont pu renverser l'empire, ils n'ont pas réussi à inaugurer le règne de la démocratie. L'antagonisme entre le président, imbu d'idées autoritaires, et le Congrès, où les principes démocratiques eux-mêmes semblent assez fortement représentés, rend à peu près illusoire la Constitution dont M. Deodoro da Fonseca avait doté la nouvelle république. Actuel-

lement, la vraie Constitution du Brésil c'est la dictature militaire, et cette situation paraît devoir se prolonger indéfiniment, à moins que les parlementaires de Rio-de-Janeiro n'aient recours à des moyens semblables à ceux qui ont si bien réussi à leurs collègues les congressistes chiliens.

Aujourd'hui, les républicains sont à tel point désillusionnés sur le compte de M. da Fonseca, qu'ils le croient capable de ramener « le vieux souverain », dont le peuple regrette l'administration honnête et désintéressée. C'est là, sans doute, un danger imaginaire, le président actuel ayant pris pour devise le mot fameux d'un autre maréchal plus glorieux que lui : *J'y suis et j'y reste* ! Néanmoins, il n'est pas impossible que cette lutte entre le président et le Congrès finisse par créer une situation qui permettrait au parti impérialiste de s'affirmer autrement que par des protestations platoniques.

Le Nord, organe officieux du cabinet de St-Petersbourg, applaudit aux manifestations russophiles qui se sont multipliées depuis quelque temps sur tous les points du territoire français :

Nous nous sommes associés, il y a quelques semaines, dit-il, aux observations de la presse parisienne sur l'inconvénient éventuel de la trop grande multiplicité des ovations populaires et des démonstrations musicales en l'honneur de la Russie, qui faisaient la trainée de poudre dans les départements. Nous continuons à croire qu'il ne faut pas abuser des meilleures choses, dans leur intérêt même, mais nous avons été frappés, non seulement de la spontanéité et de l'enthousiasme de ces manifestations provinciales, mais encore de ce qu'elles ont de *roulé*, de conscient et de réfléchi. La plus récente, celle de Caudebec, nous offre sous ce rapport un exemple concluant. A côté des vivats et des festivités qui en forment le cadre débordant et joyeux, on y trouve en effet les discours, qui renferment l'expression définie, précise et mesurée des sentiments qui sont en jeu. Puis, il ne faut pas oublier que ces libres démonstrations publiques ont été doublées en quelque sorte et sanctionnées par celles, autorisées et légales, des Conseils généraux. Bref, nous nous demandons si ce n'est pas, dans notre premier avis, nous n'avions pas marqué trop peu de confiance dans la solidité, acquise ou imée, du caractère français, et nous serions heureux de faire à cet égard amende honorable. Après tout, si chacune de ces manifestations, pour celui qui de loin en embrasse l'ensemble, peut sembler une redondance, elle n'apparaît aux yeux de la localité qui en prend l'initiative que comme une manifestation unique de son enthousiasme particulier, que comme l'attestation de son vote personnel dans ce que nous avons appelé, à propos des Conseils généraux, un plébiscite national en faveur de l'entente franco-russe — plébiscite qui a sa raison d'être et son opportunité, lorsqu'il s'agit d'un pays où l'opinion règne et gouverne et tient par le scrutin les pouvoirs publics dans sa dépendance.

Une chose est surtout de nature à toucher profondément la Russie dans ces démonstrations successives et de natures diverses, c'est l'unanimité qu'elles révèlent. On y voit des orateurs de tous les camps tenir le même langage, et non seulement les adversaires politiques s'y rencontrent sur la même plate-forme, mais encore ils s'y tendent la main. Quelle plus belle prérogative pourrait souhaiter la Russie, quelle meilleure récompense des sincères acclamations qu'elle a fait retentir sur les bords de la Néva et à Moscou, que cet élan imprimé à la concorde patriotique en France ; quel gage plus saisissant, quelle plus forte garantie pourrait donner le peuple français du sérieux et de la durée des sentiments qui correspondent chez lui à ceux du peuple russe ? La Russie a prononcé pour ainsi dire à Cronstadt, au profit de la puissance amie, le *Sesame, ouvre-toi* ! des déférences et des courtoisies européennes. Elle aurait vraiment le droit d'être fière, si les Français pouvaient dater du même événement une ère de détente intérieure, si son amitié se trouvait fournir un terrain de conciliation, et presque de récon-

ciliation aux partis qui divisent la France. Cette union des esprits confère aux moindres manifestations russophiles une portée et une valeur considérables. Serait-il donc vrai que le sentiment, si dédaigné d'ordinaire quand il s'agit de la politique, peut, même dans ce domaine, avoir son prix et jouer son rôle ? Serait-il vrai que les impressions les plus douces et les plus nobles de la vie privée : sympathie, confiance, gratitude, souvenir et contentement des services mutuellement rendus, peuvent être d'un grand poids dans les relations entre Etats ? S'il est réservé à la France et à la Russie de le prouver par leur exemple — et nous espérons fermement qu'il en sera ainsi — ce serait là une belle et grande page d'histoire et de psychologie historique !

## Fusion, rachat et referendum.

On lit dans le *Nouveliste vaudois* :

Il y a bientôt deux ans que sous la haute direction de M. Vessaz et avec le patriotique concours de MM. Marc Ruchet et Louis Paschoud, notre gouvernement sollicitait et obtenait du Grand Conseil vaudois un vote en faveur de la fusion. En même temps Lausanne était décapitée et condamnée à abandonner à Berne le prestige et l'influence que lui donnait sa qualité de centre des chemins de fer de la Suisse occidentale.

On se souvient des belles promesses faites à l'époque ; mais, hélas ! aucune d'elles n'a été sérieusement tenue. Au lieu de cette prospérité qu'on faisait miroiter à nos yeux, on a entassé ruines sur ruines. Notre ancien réseau souffre cruellement du nouvel état de choses. Les porteurs d'actions voient leur capital disparaître, et sous l'apparence de faveurs accordées au public et au personnel de la compagnie, on ne trouve que vexations et surmenage. Il est vrai que nos grands personnages voyagent maintenant gratuitement en break-salon du Rhône au Rhin, mais cette compensation ne nous paraît pas suffisante.

Et le Simplon, le pauvre Simplon, qu'est-il devenu ? On n'ose presque plus en parler que pour mémoire. Cependant que de sottises et d'injures ces pourfendeurs n'ont-ils pas jetées à la face des anciens conseils qui, grâce à leur énergie et à leur persévérance, ont amené la locomotive jusqu'à Brigue ! On a pris leur place, mais pas un seul coup de pioche n'a été donné ; on s'est borné à encombrer de temps à autre le télégraphe de dépêches de circonstance après un dîner princier sur les bords du Tibre.

La subvention vaudoise de quatre millions est périmée. Le seul espoir qui nous reste ce sont les 4 1/2 millions promis par la Confédération et tant méprisés à l'origine par nos illustres meneurs.

Le bagage est mince et la *Revue* pourra bien inventer tout ce qu'elle voudra qu'elle ne changera rien à la situation déplorable et humiliante faite à notre cher canton.

Mais notre état-major s'aperçoit que le peuple voit les ficelles. Ça se gâte et il faut aviser.

Après avoir saisi toutes les occasions qui se présentent pour pousser à la centralisation, on redonne tout coup fédéraliste. Elle est bonne celle-là ! Hier, on s'applaudissait devant MM. Parcus et Goldberger, qui ont été des tout malins, il faut le reconnaître, et aujourd'hui on crie au scandale au sujet du rachat du Central. Mais, messieurs les maîtres du pays de Vaud, c'est vous qui avez fait le premier pas en faveur du mouvement contre lequel vous vous élevez si fort à cette heure. Vous faites les faux bonhommes, vous cherchez à bernier encore une fois vos concitoyens... qui ne s'y laisseront pas prendre.

Vous demandez le referendum et vous l'organisez officiellement. Nous l'acceptons de grand cœur, mais prenez note que le referendum sera une protestation énergique contre la fusion et contre la manière inqualifiable dont vous avez servi les intérêts de votre pays !

## Beaucoup de bruit pour rien.

Mme Burke fait énormément parler d'elle. Elle envahit les journaux ; elle fatigue le télé-

graphe ; elle bouleverse la diplomatie ; elle interpelle les gouvernements. Elle a tort. Son aventure est de nature fort vulgaire, et pas du tout à son avantage. On en jugera par le récit suivant, qui résume d'une manière aussi complète que possible ce qu'on a appelé « l'incident de Montreux. » Nous en pouvons garantir l'exactitude.

Dimanche 30 août, vers 3 heures de l'après-midi, une dame anglaise, parlant bien français et affectant un certain *chic*, cheveux très blonds, très parfumée, se présente à l'hôtel de la Gare à Montreux. On a su depuis que c'était Mme Burke, la femme du consul de Portugal à Alger. Elle demande à voir M. Baytz.

M. Baytz est un Anglais âgé, mais encore vert et fort bien portant, qui a fait à diverses reprises des séjours plus ou moins prolongés à l'hôtel de la Gare. Mme Chessex, la femme de l'hôtelier, répond que M. Baytz doit être absent ; mais pour s'en assurer, elle monte au premier étage, où se trouve la chambre de son hôte, et elle en revient bientôt, disant à Mme Burke qu'il est en effet sorti, puis elle retourne à ses affaires, ne pensant plus à Mme Burke.

Celle-ci cependant ne sort pas de l'hôtel, mais monte à son tour à l'étage et s'introduit tout droit dans la chambre n° 3, habitée par M. Baytz. La femme de chambre l'aperçoit à cet instant même, et, comme elle avait vu sortir M. Baytz quelques heures auparavant, elle frappe à la porte.

Entrez, répond une voix féminine. Mme Burke prend la parole la première ; elle demande... si M. Baytz n'est pas là ?

Non, madame.

N'a-t-il pas reçu une dépêche ?

Oui, madame, et il est sorti ensuite.

Très surprise de voir cette dame s'installer dans la chambre d'un absent, la femme de chambre va en prévenir son patron. M. Chessex, alors dans tout le feu de la réception de la société des Vieux-Grenadiers de Genève, au nombre d'une quarantaine de personnes, donne immédiatement l'ordre à la femme de chambre de prier la dame anglaise de ne pas prolonger son séjour dans la chambre d'un absent.

En revenant auprès de Mme Burke, la femme de chambre s'exprime comme suit :

Madame, M. Chessex vous prie d'avoir la bonté de descendre ; il ne peut pas permettre que quelqu'un d'étranger reste dans la chambre d'un de ses pensionnaires quand celui-ci n'est pas là et n'a pas donné d'ordre contraire.

Non, répond Mme Burke, très agitée et faisant force gestes ; je ne m'en irai pas ; je connais M. Baytz, et je reste.

Nouveau rapport de la femme de chambre à M. Chessex. Nouvel ordre d'inviter Mme Burke à sortir, mais en ajoutant qu'en cas de refus, il serait obligé de recourir à la police. Pour la seconde fois, l'Anglaise persiste à vouloir rester. Elle répond même avec une grande vivacité à la femme de chambre qui s'est étonnée d'entendre une seconde fois, comme la première, d'une manière aussi calme que polie. Tous ceux qui connaissent cette jeune domestique, qui est depuis sept ans au service de l'hôtel de la Gare, apprécient la douceur de son caractère et la savent incapable du langage grossier que lui prête Mme Burke dans ses communications à la presse.

Informé que celle-ci persiste à rester dans la chambre de M. Baytz, M. Chessex téléphone alors au poste de police, situé à quelques pas de l'hôtel, et bientôt après arrive le commissaire en uniforme, M. Isoz. Ils montent ensemble à l'étage. M. Chessex entre le premier dans la chambre de M. Baytz et y trouve Mme Burke assise sur le canapé.

Pardon, Madame, dit-il, je vous ai déjà fait prier par la femme de chambre de ne pas demeurer dans l'appartement de M. Baytz en l'absence de celui-ci ; je suis obligé de vous demander de nouveau de sortir ; je suis responsable de ce qui appartient à mes locataires et je ne puis permettre à personne de s'introduire chez eux quand ils ne sont pas là sans une autorisation expresse de leur part.

Non, je ne sortirai pas ! s'écrie Mme Burke, qui, saisie d'une violente colère, se lève et se jette sur M. Chessex, qu'elle frappe furieusement et plusieurs fois

qu'elle sut imposer à sa mauvaise humeur :

Maintenant, dit-elle, je vous quitte, il ne me reste qu'une heure avant le déjeuner pour m'habiller et, voyez, je ne suis pas même coiffée !

En congédiant madame Paulowska sous un prétexte de toilette, la duchesse n'avait pas été sincère ; la vérité est qu'elle avait besoin d'être seule après la scène qui venait de se passer et qui l'avait singulièrement remuée. Aussi l'étrangère n'eut-elle pas plutôt quitté l'appartement que la duchesse revint s'asseoir devant son bureau et là, la tête dans les mains, se prit à réfléchir.

Qu'avait-elle fait en niant avec tant de véhémence avoir de l'amour pour le marquis ? Pourquoi s'être ainsi rebellée contre la supposition d'un sentiment qui, loin d'être déshonorant pour elle, lui était imposé en quelque sorte, par sa reconnaissance et le résultat qu'elle entraînerait ? Devait-elle donc se défendre si fort d'aimer un homme que, dans quelques mois, fatalement, elle devrait épouser ? N'était-ce même pas une insulte grave pour lui que de le faire ? Alors qui lui avait dicté ses réponses hautesaines ? Pourquoi s'être offensée en sachant qu'on lui croyait au cœur cette affection, si légitime pourtant ?... Etait-ce son orgueil surpris qui s'était soulevé, l'orgueil secret de cette fière indifférence dont elle avait été si glorieuse ? Elle ne s'abusait pas longtemps à le croire et se rendit bientôt compte qu'en parlant à madame Paulowska comme elle l'avait fait, elle avait échappé à toute réflexion ; que, spontanément, elle avait obéi au cri de sa conscience, à la révolte de sa sincérité, qu'elle avait dit vrai, qu'elle n'aimait pas Georges, qu'elle ne l'aimait pas d'amour ! Si son attachement pour lui s'était modifié, s'il s'était fait plus affectueux, la gratitude seule en avait été le motif ; rien de plus qu'il y a six mois ne battait en elle à l'endroit de son cousin ; elle était restée la même, sinon plus éloignée encore... de tout sentiment passionné, car, naguère... elle avait en son cœur une place vide !

Et, sans laisser à madame Paulowska le temps de répliquer, la duchesse se leva et d'un ton gracieux et menaçant de n'y plus laisser place à aucune autre

au visage avec un rouleau de journaux qu'elle tenait à la main.

« Sales Suisses ! hurla-t-elle ; sales cochons de Suisses ! »

M. Chessex est absolument stupéfait d'une scène aussi inattendue et il ne dit mot. Le commissaire de police s'adresse alors à Mme Burke, lui reprochant sa conduite et l'invitant à sortir.

Quel est votre nom ? lui demanda-t-il.

Ca ne vous regarde pas, répond l'Anglaise.

D'où venez-vous ?

Ca ne vous regarde pas ! répète-t-elle, et elle se met à pousser de tels cris qu'on l'entend dans toute la maison.

Mme Chessex, attirée par le bruit, arrive à ce moment, et dit à son mari et au commissaire :

Laissez-la, elle s'en ira ; il faut éviter le scandale.

A peine avait-elle achevé ces mots que Mme Burke se précipite à sa rencontre et lui administre une énorme gifle en l'injuriant de ces mots : « Sale allemande ! » Mme Chessex, presque renversée du coup, avait encore le lendemain la joue et l'oreille gauches fort enflées et douloureuses, ainsi que l'a constaté M. le Dr Bertholet, consulté par elle.

Le commissaire de police, un homme âgé, débouillant, pacifique, cherche à retenir l'énervement, qui vent encore se jeter sur Mme Chessex. Mais madame Burke se retourne et gifle à son tour le commissaire.

Le bruit avait attiré beaucoup de monde au bas de l'escalier, où l'on voit bientôt arriver Mme Burke et le commissaire. Là, ce dernier reçoit encore un violent soufflet. C'est alors qu'il se décide à aller demander au syndic l'autorisation d'arrêter l'auteur de tant de scandale, qui, du reste, continuait à pousser des cris et à insulter tous ceux qu'il rencontrait.

L'autorisation obtenue, le commissaire invite Mme Burke à le suivre, et, comme elle résistait, jetant à la foule ces mots : « Ils sont tous saouls, et moi aussi, » il l'invite, conformément à la loi, deux citoyens présents à lui prêter main forte.

C'est ainsi que Mme Burke fut conduite au « violon », situé dans le bâtiment du collège, tout près de l'hôtel. Elle ne fut nullement brutalisée, comme elle le prétend, par ceux qui durent aider le commissaire de police dans ses désagréables fonctions et qui durent seulement la prendre sous les bras pour l'obliger à marcher, car elle faisait la plus vive résistance.

Le « violon » n'est point un salon d'ambassade, ni un boudoir de femme élégante. C'est un réduit assez étroit, éclairé par une grande ouverture grillée située au-dessus de la porte et donnant sur un corridor du rez-de-chaussée du côté du lac ; il est très propre, et les souris qui prétendent y avoir vu des reporters fantaisistes n'existent que dans leur imagination.

Mme Burke ne s'y trouve pas bien. Elle tente de s'évader. Dans ce but, elle monte par escalade, en s'accrochant des pieds et des genoux aux rebords du guichet et des montants de la porte, jusqu'à l'ouverture grillée, à travers les barreaux de laquelle elle fit passer ses deux jambes. Mme Burke agitait en même temps ses bras nus autour des barreaux, car elle avait jugé à propos, pour se livrer à cette gymnastique extravagante, d'ôter sa robe.

La concierge chercha à la calmer. Finalement, Mme Burke réussit à se dégager et à redescendre, mais non sans peine. C'est ainsi qu'elle se fit les ecchymoses dont ses amis parlent avec tant d'indignation. Au bout de moins de deux heures, M. Baytz étant rentré de promenade, fut mis au fait des événements, fit connaître le nom de son étrange visiteuse et obtint son élargissement.

Ces faits inspirent au *Journal des étrangers*, de Montreux, les réflexions suivantes auxquelles nous ne pouvons que souscrire :

Il est évident que l'hôtelier avait non seulement le droit, mais encore le devoir d'empêcher Mme Burke, qu'il ne connaissait ni de nom, ni autrement, de pénétrer et de séjourner dans la chambre d'un de ses hôtes. A teneur de la loi, il est en effet « responsable de toute détérioration, destruction ou soustraction des effets apportés par les voyageurs » qui logent chez lui. En refusant de quitter la chambre de M. Baytz, Mme Burke a ainsi commis une première faute qui se

affecte.

C'était bien sa fille qu'elle aimait « ardemment, follement, de ce dernier amour, le plus durable ! » Pour Georges, elle ne se sentait rien qui soit même les apparences de la passion. Elle n'y songeait pas, d'ordinaire, elle laissait couler sa vie sans s'inquiéter des rives prochaines qu'elle atteindrait bientôt. Cette singulière puissance qu'elle possédait de s'étourdir, sans jamais laisser sa pensée s'arrêter sur elle-même, et qui lui avait épargné bien des chagrins, lui cachait aussi l'étrange état de sa situation, et il avait fallu son entretien avec madame Paulowska pour la lui révéler subitement. Dans une heure d'exaltation maternelle, elle avait dit au marquis, en parlant de Régine : « Ma vie à qui me la rendra. » Il lui rendait véritablement et elle, songeait-elle à s'acquiescer envers lui ?

Par une reconnaissance sincère, oui, assurément ; mais ce qu'il avait souhaité d'obtenir, le don d'elle-même, le lui refusait-elle ? Certes, elle ne le repoussait pas le jour venu de la réalisation de sa promesse ; mais, lui donnant sa main, ne le tromperait-elle pas, car cette tendresse qu'il serait en droit d'attendre d'elle, pourrait-elle la lui promettre ?...

Il lui fallait bien, dans la sincérité de son âme, se répondre négativement...

Alors elle s'accusa, elle s'en voulut à elle-même de si mal reconnaître le dévouement de M. d'Artes, elle se reprocha d'avoir laissé son cœur se dessécher sous l'aridité de la vie au point de n'en plus trouver une parcelle vivante pour récompenser cet amour qui, afin de mériter le sien, avait fait presque un prodige.

Après s'être accablée, elle s'apitoya sur Georges, elle le plaignait d'avoir si mal placé ses affections, alors que le bonheur, sans doute, l'attendait ailleurs ; elle prit en pitié cette grande passion qu'il avait pour elle et qu'elle ne payait d'aucun retour...

Bien des minutes se passèrent ainsi et, quand la cloche du déjeuner sonna, la duchesse de Sormèges n'avait pas encore commencé sa toilette, mais elle avait pris une résolution qu'elle traduisait par ces mots,

## FEUILLETON DE LA GAZETTE

## UN AN D'ÉPREUVE

par MARY FLORAN

— Oh ! les hommes regardent si peu à la beauté, à présent ! Pourtant, j'en conviens volontiers avec vous, Véra est jolie, elle est partout admirée. Elle était gentille, hier, n'est-ce pas, avec son costume de tennis ?

— Charmante ; sa toilette lui seyait à ravir et ces messieurs l'ont déclarée ravissante à l'unanimité : c'était un vrai succès.

— Des succès comme ceux-là, fit madame Paulowska d'un air confidentiel, il en faudra encore beaucoup avant d'arriver à un mariage convenable ! Vos jeunes invités peuvent admirer Véra, pas un ne pensera à l'épouser ?

— Pourquoi non ? dit la duchesse qui, sans réfléchir plus loin, jetait très charitablement de donner des espérances, même téméraires, à ses amis.

— Laissez, reprit l'étrangère de son ton doloit, je sais à quel m'en tenir. M. de Fleurembaix ne pense pas plus à se marier qu'à s'aller pendre, le duc de la Motte a des visées plus hautes que ma pauvre Véra ; quant à M. d'Artes... ajouta-t-elle avec un geste très éloquent que soulignait la malice du sourire.

— Eh bien ! fit la duchesse résolument, M. d'Artes était hier le plus fervent admirateur de Véra ?

— Pour un instant, oui, mais il a mieux à espérer... Voyons, ma chère duchesse, nous sommes trop timides pour que vous me contredisiez sur ce que vous savez si bien. Écoutez la vérité ?

Mme de Sormèges évita de répondre directement.

— Mettons M. d'Artes hors concours, si vous le

voulez, dit-elle, car, véritablement, je ne crois pas qu'il pense à Véra, mais il y en a d'autres : Madame de la Janchère a un neveu, M. d'Armal a un frère...

— Oh ! laissons cela, je vous prie, fit madame Paulowska démasquant enfin ses batteries, et parlons plutôt du demi-aveu que votre silence m'a fait. M. d'Artes, c'est donc vrai ? il y a longtemps que je m'étais aperçue...

— De quoi ? fit la duchesse un peu froidement.

— Ah ! pardonnez-moi mon indiscretion à l'intérêt d'une amitié vraie ! je voudrais tant parler un peu avec vous, avant mon départ, de votre avenir qui m'est si cher !

— Mon avenir ! dit encore plus sèchement madame de Sormèges.

— Oui, votre avenir, votre grand secret n'est un mystère pour personne, vous le criez sur les toits, littéralement, chère imprudente, et hier encore, dans le parc !... Non, vraiment, je n'étais pas contente de vous, c'était trop pour moi, avant que votre mariage soit annoncé !

— Mon mariage ! interrompit encore la duchesse, irritée cette fois.

Mais madame Paulowska semblait n'y point prendre garde et continuait de sa voix douce :

— Je sais bien que, s'il est très difficile à une nature franche comme la vôtre de se contraindre, quand la passion a parlé, c'est impossible ; et vous l'aimez si follement, si ardemment, n'est-il pas vrai ? Lorsque vous êtes près de lui, on voit que tout votre être lui appartient déjà.

— Et qui donc aime-t-il si follement, si ardemment ? reprit la duchesse d'un ton très fier.

— Ah ! ne vous en défendez pas ! M. d'Artes a tout ce qu'il faut pour inspirer une passion et j'espère que vous avez bien placé votre tendresse. Personne, du reste, ne songe à s'étonner de votre choix ; on a eu un peu de surprise, je vous le dis simplement, après votre longue indifférence, de

vous voir vous éprendre de telle sorte ; mais moi, je le comprends, c'est à votre âge, à notre âge, que les passions sont les plus vives et le dernier amour est souvent le plus ardent et toujours le plus durable.

— Permettez, madame, fit la duchesse qui avait perdu tout à fait patience, vous ou les personnes dont vous vous faites l'écho, se trompent absolument sur mes sentiments. Ce grand amour qu'on me prête si généreusement, ce dernier amour, le plus ardent et le plus durable, selon vous, n'existe que dans l'imagination des gens qui m'en soupçonnent. Aucune passion ne me lie à mon cousin d'Artes ; j'ai pour lui, depuis l'enfance, une bonne et franche amitié à laquelle s'est ajoutée, ces temps derniers, une profonde gratitude pour un immense service qu'il m'a rendu. En voilà assez, j'espère, pour motiver une infirmité qui, du reste, n'a rien de suspect et s'affirme au grand jour.

— Mais, ma bien chère amie, essaya d'interrompre madame Paulowska assez effrayée de l'effet de ses insinuations, je n'ai jamais voulu dire que votre infirmité avec M. d'Artes fût suspecte ; il est très légitime d'aimer d'avance l'homme qu'on épousera, et plus qu'à tout autre cela vous êtes permis : les joies de votre vie ont été assez rares pour que vous leur cherchiez un complément.

— Telles qu'elles ont été, ces joies m'ont suffi, répliqua brièvement la duchesse ; aussi saurais-je gré à mes amis de ne pas soulaiter pour moi plus que je ne désire moi-même et, surtout, de ne pas me prêter des sentiments que je n'ai pas. Je vous serais même très obligée, puisque nous sommes sur ce sujet, de faire écouler, dans l'esprit fécond de ceux qui vous ont parlé de ma prétendue passion, le sentimental roman qu'ils ont inventé de toutes pièces, car je ne vous cache pas qu'il m'est très désagréable de voir, sous mon propre toit, ma conduite et mes impressions dénaturées par de telles suppositions.

Et, sans laisser à madame Paulowska le temps de répliquer, la duchesse se leva et d'un ton gracieux



caractérisée comme une véritable violation de domicile. Son second tort consiste dans la manière dont elle a résisté aux ordres de M. Chessex, dans les injures qu'elle a proférées et enfin dans les voies de fait inqualifiables auxquelles elle s'est livrée sur M. et Mme Chessex.

La dernière et peut-être la plus grave faute de Mme Burke, ce sont les coups qu'elle a portés à l'agent Isoz, alors qu'il était dans l'exercice de ses fonctions. C'est là un délit qui, aux termes de notre Code pénal, est passible de quinze jours à deux ans de réclusion.

Il résulte de tout ceci que l'incarcération de Mme Burke, ordonnée par le magistrat compétent, était amplement justifiée et de tous points régulière. Il nous paraît même qu'en relaxant « Madame la consul » sur la demande de M. Baytz, l'autorité municipale a été fort coulant à son égard, car, dans la règle, le prévenu arrêté ensuite de flagrant délit doit être conduit au juge de paix pour enquête, et l'on peut être bien certain que si quelque pauvre diable du pays avait commis la moitié seulement des méfaits dont Mme Burke s'est rendue coupable, il aurait passé la nuit, et peut-être plusieurs jours, au violon!

Lois de nous d'ailleurs la pensée de critiquer l'élargissement de la trop pétulante insulaire. Dans une station d'étrangers comme la nôtre, les plus grands ménagements s'imposent vis-à-vis de tout ce qui « bat pavillon étranger ». Mais encore y a-t-il une limite à la patience et à l'urbanité des autorités et des citoyens. Cette limite, Mme Burke l'a incontestablement dépassée. Sa conduite à l'égard de la Gare se passe de tous commentaires et justifie en plein les mesures légales prises contre elle.

Nos autorités peuvent donc attendre sans inquiétude l'enquête administrative à laquelle le Conseil fédéral a, parait-il, prié le gouvernement vaudois de procéder. Son résultat ne peut que leur être favorable. En attendant, soit l'agent municipal, soit M. et Mme L. Chessex, ont porté plainte au juge de paix de Montreux contre Mme Burke; l'enquête s'instruit et la dame à la main leste aura l'occasion, devant le magistrat compétent, d'expliquer de ses agissements.

Nous pouvons ajouter que le rapport du préfet de Vevey est parvenu hier au Conseil d'Etat. Celui-ci doit en avoir délibéré dans sa séance de ce matin et transmettra cet après-midi au Conseil fédéral la réponse qui lui est demandée.

On lit dans le *Bund*:

Mme Burke est réellement venue à Berne, samedi, comme notre correspondant genevois nous l'annonçait, et la ville fédérale a eu l'avantage de faire sa connaissance. A l'hôtel où elle est descendue, elle s'était inscrite sous le nom de Jane Jones. Au moment du déjeuner, on apporta une missive du ministre d'Angleterre, adressée à Mme Burke. L'hôtelier demanda à la voyageuse si elle s'était inscrite sur le livre de l'hôtel. — Oui, répondit-elle, je suis Jane Jones. — Alors cette lettre n'est pas pour vous? — Oui, elle est pour moi; donnez.

L'hôtelier fit remarquer que la suscription de la lettre n'avait rien de commun avec le nom inscrit sur le registre, et il ajouta que des gens convenables n'avaient pas coutume de donner de faux noms. Mais Mme Burke insista et finalement on lui remit la lettre. Avec le train suivant elle repartit pour Genève.

Mme Burke a été reçue par le ministre d'Angleterre. Celui-ci fit demander au Palais fédéral si le rapport du gouvernement vaudois était arrivé. On lui répondit qu'on l'attendait d'un instant à l'autre. Le ministre n'a fait aucune nouvelle démarche.

## NOUVELLES POLITIQUES

— Le ministère français des finances vient de faire le relevé du rendement des impôts et revenus indirects, ainsi que des monopoles de l'Etat, pendant le mois d'août 1891. Les résultats accusent une plus-value de 7,125,000 fr., par rapport aux évaluations budgétaires, et une augmentation de 6,698,000 fr. par rapport au produit de la période correspondante de 1890.

Le rendement des impôts et revenus indirects pendant les huit mois écoulés de 1891, accuse une plus-value de 60,537,800 fr. par rapport aux évaluations budgétaires et une augmentation de 68,045,600 fr. par rapport au produit de la période correspondante de 1890.

Ces chiffres, correspondant à des moins-values presque générales dans les autres pays de l'Europe, établissent une fois de plus la grande prospérité matérielle dont la France jouit en ce moment.

— Une fête superbe a été offerte hier à Londres en l'honneur de M. de Mohrenheim, ambassadeur de Russie en France. Répondant à des remerciements pour la part qu'il a prise à l'union intime de la France et de la Russie, il a dit qu'il n'a fait qu'exécuter la volonté du tsar.

— Il est vrai que le grand-duc Georges, second fils du tsar, et non le tsarévitch, comme on l'a dit, ira prochainement en Algérie, où il se rendra sous un considérable comme très probable que l'impératrice ira

inconsciemment prononcés:

— Je dois aimer Georges, je veux l'aimer, je l'aimerais.

XV

Toute résolution est facile à prendre et difficile à tenir; surtout lorsqu'il s'agit de sentiments, on ne peut imposer sa volonté à sa nature. Il en est d'involtaires, d'irraisonnés qui sont les plus ardents, les plus profonds, les plus durables parce que, surgissant spontanément nous, ils font en quelque sorte partie de notre être et que notre libre arbitre n'est pour rien dans l'empire qu'ils exercent sur nous. Il en est d'autres, au contraire, auxquels, malgré tous nos efforts, nous restons réfractaires, comme un joug sous lequel notre âme refuse de se plier et si, dans le domaine des choses de l'intelligence, la volonté et la raison sont parfois victorieuses dans le domaine de celles du cœur, elles sont souvent battues.

Ce fut là, pour de plus, ce qui arriva à madame de Sormegues; pour en venir à aimer Georges, elle chercha à se persuader qu'elle l'aimait; elle n'y parvint pas. Elle n'avait rien envers lui de l'attitude d'une quasi-fiancée; elle le traitait en grand fils, de ces fils qui sont parfois un appui, un soutien; elle l'admirait toujours, le trouvait noble, beau, généreux, mais pas une fibre de son être ne tressaillait quand il était là ou qu'il allait venir; elle souriait de ses succès d'amour auprès des femmes qu'elle recevait avec un orgueil presque maternel, elle le flattait quelquefois; en toute occasion, cherchait à lui faire plaisir; à lui plaire, jamais.

Elle, si soucieuse de sa personne, si fière de cette beauté triomphante qui, grâce à un peu d'art, ne traversait les années que pour les braver, s'était, un matin où elle voulait le consulter pour Régine, montrée à lui dans une toilette abrégée de tous ses soins avec lesquels, d'ordinaire, elle combattait victorieusement les fatigues que la vie et ses soucis avaient pu imprimer sur son front. Il n'avait pas paru y prendre garde; quant à elle, elle n'y avait même pas songé, elle ne cherchait ni à lui paraître jeune, ni à lui sem-

faire visite au grand-duc à Alger, mais pas avant la fin de l'hiver.

La tsarine doit revenir à Saint-Petersbourg de Copenhague pour la célébration de ses noces d'argent, qui aura lieu le 28 octobre (9 novembre), et le retour de la famille impériale dans la capitale russe aura lieu quelques semaines avant cette fête.

— On annonce que c'est le duc de Rutland qui sera nommé directeur provisoire des postes du Royaume-Uni, en remplacement de M. Raikes, décédé.

Le duc de Rutland avait déjà été à la tête de cette administration dans le dernier cabinet de lord Beaconsfield, alors qu'il n'était encore que lord John Manners. Il siège actuellement dans le cabinet avec le titre de chancelier du duché de Lancastre, sans portefeuille.

— La police autrichienne a fait rechercher partout et saisir les journaux étrangers reproduisant des extraits de la relation du drame de Meyerling, publiée par l'*Eclair*, d'après le mémoire de la mère de Mlle de Vetsera. Un des membres de la famille, M. Baltazzi, s'est rendu auprès du préfet de police pour déclarer que lui et ses proches étaient étrangers à la publication du journal parisien et qu'il ne s'expliquait pas comment la pièce en question, qui n'avait été communiquée qu'à titre très confidentiel à quelques personnes, avait été livrée à la publicité.

— Le roi de Roumanie passera encore quelques jours à Venise. La reine y restera quelque temps après le départ du roi, puis elle ira probablement passer l'hiver à Salerne ou à Pausilippe. L'état de sa santé n'a pas changé.

## INFORMATIONS DIVERSES

— Le nombre des étrangers domiciliés en France était de 380,000 seulement en 1881; il est, actuellement, d'après le dernier recensement, de 1,126,000. Sur ce chiffre, il y a 482,000 Belges; 264,000 Italiens; 100,000 Allemands; 79,000 Espagnols; 78,000 Suisses; 37,000 Hollandais; 36,000 Anglais; 10,000 Américains, etc.

A Paris vivent 57,000 Belges; 30,000 Allemands; 28,000 Italiens; 27,000 Suisses; 19,000 Hollandais; 14,000 Anglais; 6,000 Américains et 3,000 Espagnols.

— Le congrès international d'agriculture s'est ouvert hier à la Haye. M. Méline, ancien ministre de l'agriculture, ancien président de la Chambre des députés de la République française, a été nommé président à l'unanimité. M. Bieler, directeur de l'Institut agricole du Champ-de-l'Air, représente le canton de Vaud.

— Le gouvernement hongrois prend des mesures extraordinaires contre l'émigration et surtout contre les agences étrangères qui recrutent les émigrants; c'est ainsi qu'une circulaire interdit aux bureaux de poste de certaines régions rurales de distribuer les prospectus et autres pièces que les agences ont l'habitude de répandre à profusion. Cette mesure est prise pour les envois sous bande. Mais il existe encore une autre ordonnance ministérielle prescrivant aux receveurs des bureaux de poste de prévenir les autorités si un des habitants de la commune a reçu une lettre close qui semble émaner d'une agence d'émigration ou contenir un des passeports que ces agences envoient fréquemment à leurs clients. L'ordonnance ne dit pas comment les bureaux de poste pourront se rendre compte du contenu des lettres suspectes.

— Le ballon captif de l'exposition de Moscou a crevé à une hauteur de deux cents mètres. Les aéronautes sont tombés sur un toit où ils ont pu heureusement s'accrocher.

### De Paris à Brest en vélo-pède.

Paris, 7 septembre.

Bien que les rives du Léman soient moins favorables au sport à la mode que nos contrées moins accidentées, je sais que le vélo-pède est aussi en grand faveur à Lausanne. Quelques-uns de nos lecteurs, tout au moins, liront donc peut-être avec intérêt quelques lignes sur le concours de vélocipèdes organisé par le *Petit Journal*, ainsi que sur la solennité du départ.

Il s'agit de franchir la distance séparant Paris de Brest et de revenir au point de départ. D'après l'indicateur des chemins de fer, Brest est à 610 kilomètres de Paris. Si, comme la chose est probable, les routes carrossables ont un développement supérieur à celui de la voie ferrée, le trajet dépasse donc 1200 kilomètres. Il faut ainsi être un cycliste de quelque valeur pour se risquer dans cette entreprise.

Hier, de bon matin, avait lieu le départ. Dès cinq heures un nombre assez considérable d'amateurs et de simples curieux s'étaient rendus devant l'hôtel du *Petit Journal*, qui se trouve dans la rue Lafayette, non loin du square Montholon. Entre ce square et la croisée du faubourg Poissonnière, tout le côté droit de la chaussée était réservé aux concurrents, au nombre de 207, répartis en 20 sections.

A six heures et quart, une sonnerie de clairons donne le signal de la marche. Tout le cortège s'ébranle, aux applaudissements des assistants, et les vélocipèdes gagnent les Champs-Élysées par la rue

blère jolies; un autre sentiment était entre eux et les liait suffisamment: Régine.

Et elle, la chère enfant, se développait à souhait entre ces deux affections dévouées; chaque jour la faisait plus intelligente, plus belle, plus femme aussi. Le marquis observait curieusement cette transformation; il voyait la personnalité de Régine, encore un peu indécise, mais déjà exquise, se détacher peu à peu des voiles confus d'une enfance attardée et devenait aisément combien elle serait charmante lorsque son développement serait un fait acquis. Malgré lui, malgré le ton habituel de leurs rapports, il ne la traitait plus autant en petite fille, il lui parlait sérieusement de la vie, de l'avenir. Un jour qu'il faisait avec elle des projets, qui étaient presque des conjectures, il se prit à lui dire:

— Quand vous serez mariée...

A ce mot, Régine l'interrompit; ils étaient seuls, d'un brusque mouvement elle se leva et, posant sa main sur la sienne:

— Qu'avez-vous dit? fit-elle.

— Quoi donc? répondit Georges surpris de cette manifestation d'une impression violente qu'il ne comprenait pas.

— Qu'avez-vous dit? répéta-t-elle.

— J'ai dit: Quand vous serez mariée...

— Mariée! moi! moi!

Et Régine éclata en un rire strident, douloureux, qui grincait comme une crécelle.

— Mariée! reprit-elle, et qui donc épouserait une ancienne folle?

Ce mot éveilla Georges d'une longue quiétude: elle en était donc encore là, la pauvre enfant, et, sous son apparente gaieté, couvait ce ver rongeur d'un mal qui, après avoir gâté sa jeunesse, empoisonnerait sa vie si l'on n'y mettait bon ordre. Il fallait le détruire à tout prix.

Le marquis employa à cette tâche cette éloquence, venue du cœur, qui était, dans sa bouche, si puissante sur Régine; mais elle n'eut pas son effet accoutumé; la jeune fille l'écoutait sombre, farouche,

Lafayette, la rue Le Peletier, les grands boulevards et la rue Royale. Sur tout le parcours cet escadron est chaleureusement applaudi. Les vélocipèdes marchent librement, plusieurs de front, le départ pour la course ne devant avoir lieu que dans l'avenue du Bois-de-Boulogne.

Vers le milieu de l'avenue, le président du comité commande à haute voix: « Attention! — Partez! » et immédiatement les 207 champions s'élancent à toute vitesse.

A travers le Bois, la route est facultative, il s'agit seulement de gagner le pont de Sorensen, qui est un point obligatoire du parcours. De là à Brest et de même au retour, des points de contrôle sont établis de distance en distance. A chacun d'eux, on prend note du passage de chaque concurrent, et des dépêches arrivent au *Petit Journal* pour relater les incidents et permettre aux amis des concurrents, ainsi qu'aux parieurs, de calculer les chances.

Je passe sur le contenu de ces télégrammes, puisque les noms des concurrents vous sont inconnus et qu'il serait ainsi sans intérêt de savoir lesquels ont pris l'avance. Quelques accidents ont été signalés, occasionnant des retards, et ainsi tel champion, parti grand favori, se trouve dès maintenant distancé.

On estime que les plus rapides doivent arriver à Brest aujourd'hui, vers midi. Ils auraient ainsi franchi en vingt-neuf heures cette distance d'environ 600 kilomètres. Quelques-uns comptent faire une étape à l'extrémité de la Bretagne, d'autres, au contraire, passeront immédiatement, et ne prendront le repos que pendant le retour.

Le terme du concours est la porte Maillot, à Paris. Les prévisions sont pour que le gagnant y arrive peu après minuit, dans la nuit de mardi à mercredi, au plus tard mercredi de grand matin, si les conditions du retour se trouvaient moins favorables que celles du premier voyage.

## CONFÉDÉRATION SUISSE

Conseil fédéral. — On lit dans la *National Zeitung*, de Bâle, dont M. le colonel Frei était rédacteur en chef avant son entrée au Conseil fédéral:

« Nous demandons de divers côtés des nouvelles de la santé de M. le conseiller fédéral Frei. La dépêche de Berne annonçant qu'il n'est pas encore suffisamment remis de sa chute pour assister aux manœuvres de la Suisse orientale et à besoin, pour quelque temps encore, d'un repos absolu, a causé des inquiétudes. Nous pouvons tranquilliser les amis de M. Frei en leur faisant savoir que ce repos est purement corporel. M. le conseiller fédéral Frei n'a pas cessé un seul jour, depuis l'accident qui lui est arrivé, de gérer les affaires de son département. »

Congrès international. — Le congrès international des accidents du travail, que nous signalions hier, aura lieu à Berne du 21 au 26 septembre. Il y aura chaque jour deux séances. Celles du matin se tiendront, dans la règle, consacrées à la lecture de rapports sur l'état de la question des accidents du travail dans les divers pays, au point de vue législatif, statistique, préventif et judiciaire; ces exposés seront suivis d'échanges de vues et de discussions. Dans les séances de l'après-midi, on abordera des questions spéciales de diverses natures. Le jeudi 24 septembre, le Conseil fédéral offrira aux membres du congrès une excursion dans l'Oberland bernois.

Voici quelques-uns des travaux annoncés: M. Constant Bodenheimer: « Des rapports de l'assurance allemande contre l'invalidité et la vieillesse avec les assurances contre les accidents et la maladie. » M. Engel-Gross, à Bâle: « De la nécessité d'inspections officielles dans les usines et les manufactures. » M. le Dr Guillaume, directeur du bureau fédéral de statistique à Berne: « La statistique des accidents en Suisse; état actuel des travaux. » M. le Dr Kummer, directeur du bureau fédéral des assurances à Berne: « Etat actuel de l'assurance contre les accidents en Suisse. » M. le Dr Schuler, inspecteur fédéral des fabriques, à Mollis: « Assurances contre la maladie, les accidents et l'invalidité; rapports qui existent entre elles. »

D'autres rapports seront présentés par des délégués d'Autriche, d'Angleterre, de Belgique, d'Espagne, de France, de Hollande, d'Italie, de Russie et des Etats-Unis.

Viège-Zermatt. — La *Feuille d'avis de Lausanne* dit que, samedi, la Viège, « très enflée et furieuse, a emporté la ligne près de Tsch. »

C'est absolument inexact. La ligne a admirablement résisté à une pluie torrentielle qui a duré plus de 24 heures et aux assauts de la Viège et de ses affluents. A la vérité, à un kilomètre environ de la gare de Zermatt, au-dessus de la dernière rampe en crémaillère, un aqueduc s'étant bouché, quelques mètres cubes de débris se sont répandus sur la voie, mais un travail de deux heures a suffi pour rétablir la circulation. C'est à cela que se bornent les effets de l'orage de samedi.

Pilate. — Les recettes du chemin de fer du Pilate pour 1891, sont très inférieures à celles de l'année dernière. Elles sont, jusqu'au 31 août, de 154,000 fr., contre 212,000 fr. en 1890.

ironique.

— Vous pensiez, dit-elle à son cousin, que j'avais oublié si vite, en quelques semaines, toutes les amertumes qui, depuis, si longtemps, s'étaient amassées en moi? Il n'en est rien, et eussé-je même voulu, les chasser de ma mémoire que je ne l'eusse pas pu. Vingt fois le jour, ces gens, que vous appelez nos amis, se chargent de me les rappeler. J'ai l'air de ne pas comprendre, mais une éponge de plus s'enfonçait dans mon cœur; une vraie pelote! mon pauvre cœur, tant il y en a maintenant! Ah! vous avez beau dire, cousin Georges, je serai toujours, pour tous, une fille qui a été privée de sa raison. Si le vent vient à l'esprit quelque idée qui sorte un peu des sentiers battus, je me garde bien de l'exprimer; chez d'autres, elle serait une originalité charmante, chez moi... un retour du passé. Je n'ose avoir que les goûts de tout le monde; si l'on admire une fleur que je déteste, vite je la déclare superbe; si l'on vante l'esprit d'une personne que je trouve bête, je me hâte de faire chorus; si l'on s'exalte sur un livre qui m'ennuie, sur un tableau qui ne me dit rien, sur un morceau de musique qui me donne sur les nerfs, je m'empresse d'applaudir parce que j'ai peur de sembler étrange.

C'est une torture, voyez-vous, que vous ne pouvez vous imaginer: ne pas oser avoir une idée à soi, être un perpétuel *amen*, quand tout votre être se révolte parfois devant les banalités ou les platitudes qu'on impose à vos suffrages; n'être qu'un pantin, dont les autres tirent la ficelle, pour le faire mouvoir à leur guise; et sentir, pourtant, au fond de soi-même, cousin Georges, que l'on pense et que l'on juge plus sainement que tous ces gens-là!

— Certes, oui, ma chère enfant, et cent fois encore, répondit le marquis; mais comment en êtes-vous encore là de vous douter sur vous-même; je les croyais bien évanouis!

— Je ne doute plus de moi-même, car j'ai cru ce que vous m'en avez dit; mais je me méfie de l'impression que je fais sur les autres, et cette méfiance, savez-vous qui me l'a donnée?... Ce sont les insi-

### Les courses de Charmilles.

Genève, 7 septembre.

Un temps magnifique a favorisé la troisième réunion de courses d'amateurs qui a eu lieu dimanche après-midi, aux Charmilles.

Les tribunes bien garnies, de nombreux équipages et une foule de piétons ont assuré le succès de ces courses.

Les engagements n'étaient pas aussi nombreux qu'aux réunions précédentes, mais la qualité suppléait à la quantité et nous avons vu courir de jeunes chevaux qui ont certainement devant eux un brillant avenir.

Voici les résultats: I. Course plate au galop, distance 1200 mètres; prix 600 fr. Quatre inscrits, trois partants: 1<sup>er</sup> Eléda, à l'Association hippique de Genève; 2<sup>e</sup> L'Américain, à M. Heidenhaus.

Tempête, à M. Binet, s'étant dérobé devant les tribunes, saute la barrière et entre dans l'enceinte du pesage, après avoir démonté son jockey. Eléda bat facilement l'Américain, le seul concurrent qui lui reste.

II. Course au trot monté, distance 3600 mètres; prix 400 fr. Six inscrits, trois partants: Heuland, à M. Demay, arrive beau premier en 7 m. 15 s., suivi par Labourline, à M. Schladenhaufen, en 7 m. 56 s.; St-Georges troisième, en 8 m.

III. Course de haies, distance 3000 mètres; cinq inscrits, quatre partants.

Cette course menée grand train a été le succès de la journée. Fleuron II, à M. de La Porte, et Satan, à M. Binet, se tiennent de près pendant tout le parcours; au poteau Fleuron II réussit à gagner d'une longueur; 3<sup>e</sup> Flandre, à l'Association hippique de Genève; 4<sup>e</sup> l'Américain, à M. Heidenhaus.

IV. Course au trot attelé, distance 3800 mètres; prix 400 fr. Sept inscrits, quatre partants: 1<sup>er</sup> Coco, à M. Rivollet, en 7 m. 22 s.; 2<sup>e</sup> Magny, à M. Lizon, en 7 m. 28 s.; 3<sup>e</sup> Saint-Georges, à M. Garnier, 8 m. 15 secondes.

Heuland, grand favori, arrivé premier dans la course au trot monté, ayant, au départ, blessé son jockey d'une ruade, ce dernier a dû renoncer à la course.

V. Prix de consolation, distance 1600 mètres; prix 300 fr. Cinq inscrits, trois partants: 1<sup>er</sup> l'Américain, à M. Heidenhaus; 2<sup>e</sup> Pitt, à M. Binet; 3<sup>e</sup> Cécile, à M. Bretagne.

Les trois concurrents se sont tenus de près pendant toute la course qui a été fort bien menée.

Cette troisième réunion a pleinement réussi sous tous les rapports, mais nous regrettons de ne pas voir les amateurs monter eux-mêmes leurs chevaux au lieu de les confier à des jockeys, ce qui ne justifie guère le nom de « courses d'amateurs. »

Priions aussi les organisateurs d'adopter l'heure militaire pour la prochaine réunion et non pas l'heure genevoise qui laisse à désirer au point de vue de l'exactitude.

L'excellente Fanfare municipale des sapeurs-pompiers a agréablement rempli les intermèdes entre les différentes courses.

## NOUVELLES DES CANTONS

BERNE. — On signale une nouvelle crue des rivières de l'Emmenthal. Hier, lundi, vers dix heures du soir, le tocsin a appelé les populations. L'Ilfs inondait ses rives. Près d'Emmenmatt, deux femmes qui péchaient le bois flottant dans l'Emme ont été emportées par les eaux. Leurs corps n'ont pas été retrouvés.

— Le Grand Conseil a ouvert hier sa session. Dans son discours d'ouverture, le président, M. Ch. Schmid, de Berthoud, a exprimé les profonds regrets de l'assemblée pour les catastrophes de Moenchstein et de Zollikofen. Il a émis l'espoir qu'une enquête sévère, en mettant au jour les causes de tels accidents, permettra d'en éviter le retour.

— Le Conseil d'Etat se propose de réorganiser la chancellerie et de modifier les attributions du chancelier. Il est probable, en conséquence, que le remplaçant de M. Berger ne sera pas désigné dans la présente session.

— Comme procureur général, on parle de M. Zraggen, greffier du tribunal cantonal, et de M. Kernen, aujourd'hui substitut pour l'arrondissement de Berne.

— Le marché de bétail d'Erlenbach, le plus grand du Simmenthal, avait lieu hier. Pour la circonstance, 21 trans spéciaux sont partis dans la journée de la gare de Berne. Le temps n'était pas favorable. Cependant l'affluence a été très grande et les affaires très nombreuses. Les prix sont plus élevés que jamais.

— La nécessité de construire de nouveaux ponts sur l'Aar, au nord de la ville se fait vivement sentir à Berne. Plusieurs projets ont vu le jour. Il a été d'abord question d'un pont parallèle au pont du chemin de fer, puis d'un pont qui déboucherait vers la Halle aux grains. On a lancé ensuite l'idée d'un pont

mnations, les demi-mots, les coups d'œil soulignant les phrases, les « pauvre petite » de tous ceux qui nous entourent. Oh! je les comprends bien, allez! et, puis-que vous me l'avez dit vous-même, c'est le monde en petit qui est réuni ici, je vois aisément ce que me réserve le monde en grand; mon passé pèsera sur toute ma vie, je serai toujours la « pauvre petite » et c'est pourquoi je vous dis que je ne me marierai jamais...

— Allons, Régine, vous déraisonnez cette fois pour de bon. Vous ne vous mariez pas parce que vous n'en trouverez pas l'occasion, semblez-vous dire? Mais, ici même n'avez-vous pas remarqué les ambitions qui s'agitent autour de vous? Vous n'êtes qu'une enfant, et il est bien tôt pour vous le montrer, pour- tant je n'ai pas scrupule de le faire pour vous rassurer. A quelle intention croyez-vous que le duc de la Monnaie, ce sportsman enragé, prolonge ici son séjour, alors que les chasses s'ouvrent dans toutes les directions, que les forêts de Fontainebleau et de Chantilly retentissent du son des cors, des galops des chevaux et que sa place reste vide dans toutes les fêtes cynégétiques dont il était, l'an passé encore, le plus ardent champion? Et M. de Fleurembach, pour qui affecte-t-il des jolis airs de tourtereau sentimental, roucoule-t-il des romances, fait-il cinq toilettes par jour? Et M. de la Cherté, dans quel but vient-il ici deux ou trois fois la semaine, sous un prétexte ou un autre? Ce n'est ni pour mademoiselle de Claveix ni pour mademoiselle Paulowska qu'ils se mettent tous ainsi en frais, c'est pour vous...

— Pour moi, exclama Régine violemment, pour moi? Eh bien! oui, peut-être pour moi, et pourquoi pour moi plutôt que pour Berthe ou Véra? Cela, cousin Georges vous ne me l'avez pas appris, mais je le sais pourtant; c'est parce que je suis riche et que celui qui m'épousera aura ma fortune; pour tant d'argent on peut bien épouser une ancienne folle!

Cette fois, Georges s'arrêta navré: quoi? elle allait déjà jusque-là, la science de la vie de cette enfant! Qu'importe lui avait révéé toutes ces misères? Qui, par

à construire vers l'Orphelinat. Chacun de ses projets a ses partisans et ses adversaires et l'on discute beaucoup sur ce sujet à Berne.

FRIBOURG. — A propos du gros lot de l'emprunt turc, payé, avons-nous dit, après une réduction du gouvernement ottoman, on nous avise que par convention entre les délégués des créanciers du gouvernement turc et l'administration ottomane, il a été convenu que tous les lots seraient remboursables à raison de 58 pour cent.

— La *Liberté* dit que deux individus ont tenté, dimanche, de faire dérailler un train du Jura-Simplon au Warpel, près de Guin. La place était bien choisie. Les malfaiteurs, cachés par des arbustes, ont pu opérer à loisir. Ils avaient placé sur la voie des pierres et un instrument de fer. Un cantonnier les ayant aperçus, ils ont pris la fuite. On est sur leurs traces.

TESSIN. — La nouvelle lancée par une dépêche de la *Gazette de Zurich* d'une prochaine dislocation du gouvernement mixte tessinois paraît heureusement controuvée. La *Berner Zeitung*, très bien informée de ce qui se passe dans le parti radical, publie une dépêche d'après laquelle MM. Colombi et Rusconi ne songent nullement à se retirer. Nous avons également de bonnes raisons de croire que la nouvelle est fautive en ce qui touche M. Soldati. Il est également inexact que le Grand Conseil doive être convoqué à bref délai pour délibérer sur les projets de loi sur les tramways électriques et l'école cantonale d'agriculture.

— Le Conseil d'Etat, sur la proposition de MM. Colombi et Rusconi, s'est prononcé pour l'amnistie des accusés du procès de Lucerne. Une requête dans ce sens sera adressée au Conseil fédéral. Il est probable que les assises seront ajournées jusqu'au moment où les Chambres auront pu statuer sur la proposition d'amnistie.

— Deux tirs cantonaux auront lieu les 12 et 13 septembre: le tir cantonal conservateur, à Arbedo, près de Bellinzona; le tir cantonal radical, à Lugano.

GENÈVE. — La grève des charpentiers n'est pas encore près de toucher à son terme. Dans une réunion présidée par M. Floutet, conseiller d'Etat, l'entente s'était faite sur un grand nombre de points; il ne restait plus en litige que la question du prix de l'heure. Les ouvriers réclamaient 55 centimes, tandis que les patrons n'en offraient que 50. Il avait été entendu que les patrons auraient encore une assemblée samedi et feraient connaître leur décision lundi. On avait grand espoir d'aboutir à une entente.

Cet espoir a été déçu. Les patrons ont fait savoir hier qu'ils ne pouvaient que maintenir leur offre précédente, de porter de 45 à 50 centimes le tarif de l'heure de travail.

Dans l'après-midi a eu lieu, au café Vollerin, une nombreuse réunion des ouvriers grévistes. Le président a donné connaissance de la réponse des patrons et à la suite de cette communication, on a mis aux voix la question suivante: « Faut-il continuer la grève? » A l'unanimité des votants, le maintien de la grève a été décidé. Les ouvriers présents, au nombre de 150 environ, ont signé une déclaration dans ce sens.

— On signale deux accidents à la gare de Genève: Vendredi soir, un employé à la statistique, ayant voulu traverser la voie devant un train, a eu un pied écrasé. Il a été transporté à l'hôpital, où une amputation a été jugée nécessaire.

Lundi, à quatre heures, un ouvrier charpentier a eu le pied coupé par une locomotive.

## CANTON DE VAUD

Recrutement. — Cette année, sur 834 recrues examinées dans le 1<sup>er</sup> arrondissement, 514 ou le 62 0/0, ont été déclarées aptes au service militaire; 82 renvoyées d'un an, 32 renvoyées de deux ans, 207 renvoyées définitivement. C'est Romandmatt qui fournit la plus grande proportion de recrues aptes au service (72 0/0); viennent ensuite: le Sentier 64 0/0, Nyon 60 0/0, Rolle 59 5/10, Orbe 59 2/10, Cossonay 58 5/1



**AIGLE. (Corr.)** Les personnes qui visitent le temple d'Aigle constatent depuis longtemps que d'importantes réparations seraient nécessaires pour faire ressortir les beautés architecturales de cet édifice et procurer quelque confort aux auditeurs des cultes qui s'y célèbrent.

Un comité vient de se constituer dans le but de fournir aux finances communales l'appoint nécessaire pour la réalisation de cette œuvre. Il a décidé qu'une vente en faveur de la restauration du temple d'Aigle aura lieu le dimanche 24 septembre à 10 heures, dans la grande salle du collège d'Aigle. Les dons de toute nature seront reçus avec reconnaissance par Mmes Paul Doret, Pétter-Gemillard, Jean Laurent, Ernest Burnier, Aimé Chérif, Gustave Mandrin, Roland-Perret et Tauxe-Berthet, ainsi que par M. Berguer, pasteur, président du comité.

**BEX.** — La rentrée des régains, commencée dans la dernière quinzaine d'août, se poursuit activement, dit l'*Echo du Rhône*. La quantité et la qualité sont au-dessus de la moyenne, au grand contentement des agriculteurs.

Au point de vue de l'industrie des hôtels, la saison s'annonce très bien. Les étrangers sont déjà nombreux à Bex, et il en arrive tous les jours.

**LA CORRE.** — « Un des abonnés de Genollier, dit le *Courrier de la Côte*, nous a adressé deux grappes de raisins rouges, parfaitement mûrs et excellents; ce sont des produits d'une treille favorablement exposée.

» Aux Plantaz, sur Nyon, on cueillait déjà, il y a une quinzaine de jours, des grappes très belles et bien mûres. »

## Chronique militaire.

### Les manœuvres en Thurgovie.

Frauenfeld, 7 septembre.

Nous avons eu deux manœuvres pour une aujourd'hui : une sorte de combat de rencontre d'abord, puis l'attaque d'une position fortifiée. Le programme de la journée n'en demandait pas autant, mais le directeur des manœuvres propose et le brouillard dispose, comme je vais vous le conter tout à l'heure.

Donc, la division Berlinger (VII) avait l'ordre d'occuper, sur la rive droite de la Thour, une forte position à l'est du beau village de Mærstetten. L'armée de l'Est, dont la division forme un détachement, était supposée, en position aussi, à Schwarzenbach, à quelque vingt kilomètres plus au sud. « Attendez dans votre position l'attaque probable de l'ennemi », disait l'ordre.

La division zurichoise du colonel Bleuler (VI), cantonnée à l'ouest de Muhlheim, aussi sur la rive droite de la Thour, avait l'ordre d'attaquer Mærstetten en même temps que l'armée de l'Ouest était censée marcher sur Schwarzenbach. Afin de lui donner la prépondérance des forces pour l'accomplissement de sa tâche difficile, le colonel Bleuler était avisé que la brigade de landwehr Am Rhyn serait à sa disposition à 7 heures du matin à Frauenfeld où cette troupe, comme vous le savez, est arrivée hier soir.

Le colonel Bleuler réunissait à 8 1/2 heures du matin le gros de sa division à Muhlheim. Afin de n'être pas troublé dans cette opération, il avait établi un régiment d'infanterie, son bataillon de carabiniers et un régiment d'artillerie en formation de combat sur deux collines (Aspholzhof et Im Berg) à l'est de Muhlheim, le couvrant ainsi du côté de Mærstetten. La brigade de landwehr avait l'ordre de joindre la division à Muhlheim. Les pontonniers, les sapeurs et les pionniers d'infanterie étaient occupés à jeter un pont sur la Thour à Ochsenfurth, soit à 6 1/2 kilomètres à l'ouest de Muhlheim, pour le cas où, l'attaque ayant été repoussée, la division serait obligée de se replier sur la rive gauche de la rivière.

Puis le colonel Bleuler se mit en route avec une brigade, dans le bas, avec direction immédiate sur Mærstetten, et une brigade par les hauteurs, soit par la route Lamperswil-Hefenhäusen, de façon à attaquer la position par le flanc droit du colonel Berlinger.

Il faisait un brouillard épais, un de ces bons brouillards d'automne qui annoncent le soleil pour dix heures mais qui, en attendant qu'il paraisse, vous empêchent de voir à plus de cent pas devant vous. Le colonel Berlinger, dans sa position de Mærstetten, en était fort ennuyé. Il avait mis la nuit à profit pour creuser des retranchements à l'usage de l'artillerie et de l'infanterie et faire tout ce qu'un chef prévoyant fait en pareil cas pour abriter ses

troupes. Il avait en outre sur le flanc droit de sa position un profond ravin boisé qui lui faisait un fossé naturel de toute beauté pour sa défense.

Mais c'est fort ennuyeux de ne pas voir plus loin que le bout de son nez et de rester là planté comme un aveugle au coin d'une borne quand on sait qu'une douzaine de mille hommes sont en marche pour vous tomber dessus. Dans ces conditions, le colonel Berlinger prit le parti fort sage d'enfreindre l'ordre qui lui avait été donné et de marcher à la rencontre de son adversaire. Il le fit d'ailleurs carrément avec trois de ses régiments et quatre batteries, en prenant, lui aussi, par les hauteurs et en ne laissant en bas qu'un régiment d'infanterie et deux batteries pour garder sa position principale.

C'était jouer un jeu dangereux. En fait, le colonel Berlinger s'écarter de la direction naturelle de sa marche. Dans le cas où le colonel Bleuler se fût avisé de marcher droit devant lui, sur Mærstetten, avec la majeure partie de ses forces, en n'envoyant sur les hauteurs que juste assez de monde pour amuser son adversaire et l'attirer le plus loin possible des retranchements, le colonel Berlinger eût été en grand danger d'être coupé de son armée et de voir le colonel Bleuler s'installer dans les fossés qu'il avait mis tant de soin à creuser. Mais qui ne risque rien n'a rien et la fortune sourit aux audacieux.

Le fait est que nous avons assisté, non pas à Mærstetten, mais Hefenhäusen et à Wagerswil, soit sur la route que suivait le colonel Bleuler, à un fort intéressant combat entre une brigade et demi d'infanterie de la VII<sup>e</sup> division, soutenue par quatre batteries, et une brigade d'infanterie de la VI<sup>e</sup>. Le colonel Berlinger avait des positions dominantes et l'avantage d'être arrivé bon premier au point important. La brigade Locher de la VI<sup>e</sup> division a eu de la peine à se déployer devant ces forces supérieures; elle n'avait d'ailleurs pas de position d'artillerie et n'a pas pu, par conséquent, préparer convenablement son attaque. Je ne parle que pour mémoire d'une malheureuse batterie qui s'est fourvoyée sur une petite colline adossée à un bois où elle n'avait pas de place suffisante pour se mettre en ligne, et où, pour comble de malheur, elle se trouvait sous le feu, à bonne distance, de l'artillerie ennemie déjà en position, sans parler d'une compagnie d'infanterie qui lui envoyait, à 400 mètres, un feu de magasin très nourri. Il ne serait pas resté debout un seul cheval ni un seul homme de cette batterie.

La landwehr devait servir de soutien au mouvement derrière l'aile gauche de la brigade Locher et à l'extrême aile gauche de la VI<sup>e</sup> division. Mais le mouvement offensif de la VI<sup>e</sup> division, le colonel Berlinger avait considérablement précipité les temps. De Frauenfeld à Hefenhäusen, il y a, à vol d'oiseau, 14 kilomètres, mettons en 16 pour les détours de la route et les pentes; cela fait quatre heures de marche; or, il était dix heures; la landwehr ne pouvait donc pas encore être là.

Le combat fut arrêté, sur l'ordre de la direction des manœuvres, au moment où la brigade Locher, à l'aile droite des Zurichois, fonceait sur la position de Mærstetten, défendue seulement par un régiment et exposée par conséquent au danger que je vous signalais tout à l'heure. Qu'en fut-il advenu? Je l'ignore. Le fait est que la septième division reçut l'ordre de rentrer dans ses positions de Mærstetten et la VI<sup>e</sup> celui d'attendre jusqu'à 11 heures pour les attaquer.

Ce fut la seconde manœuvre.

La position de Mærstetten est formidable. Non seulement elle est élevée et le terrain, en glacié, est découvert, mais comme je vous l'ai dit, elle est bordée, à l'ouest, c'est-à-dire dans la direction de l'attaque, par un très profond ravin, au fond duquel coule un ruisseau sérieux et dont les flancs sont couverts de bois touffus, coupés de clairières tout juste assez pour permettre au défenseur de fusiller allègrement quiconque tenterait de le traverser. Sur le front de la position le ravin s'ouvre, s'élargit; ses flancs sont des prairies sur lesquelles on voit tout ce qui se passe. Plus bas, le Thalweg et les maisons du village. Pour attaquer une position semblable, il eût fallu deux divisions, dont une et demie pour contourner le ravin à son origine et prendre le défenseur par son flanc droit.

C'est bien ce que la VI<sup>e</sup> division a tenté de faire. Elle a attaqué avec une brigade par Engwang et Egelshofen; — je vous donne ces noms pour ceux de vos lecteurs qui auraient la curiosité de me lire la carte à la main; — avec l'autre brigade et la brigade de landwehr par Altenklingen. Pour réussir, il eût fallu étendre le mouvement jusqu'à Uetwil, ce qui eût donné un front de 2 1/2 kilomètres, trop pour une division.

Au surplus, le colonel Berlinger veillait au grain; il avait à Uetwil un régiment d'infanterie qui a très sérieusement inquiété dans le flanc l'aile gauche de la VI<sup>e</sup> division. La brigade de landwehr qui débouchait, très crânement pour entrer en ligne aurait passé là un très vilain quart d'heure. Heureusement, la réserve générale de la division est venue à la rescousse pour dessiner, au dernier moment, un crochet défensif.

A ce propos, j'atteste que c'est la brigade de landwehr qui a fourni la plus forte étape de la journée. Elle a fait certainement, pour l'aller et le retour, ses trente-deux kilomètres. Je ne l'ai pas vu rentrer à Frauenfeld, mais je ne doute pas que ces braves *Landwehriens* ne passent une bonne nuit. Il ne sera pas nécessaire de les bercer pour qu'ils trouvent le sommeil.

J'ai vu commettre plusieurs fautes dans la manœuvre : des marches de flanc sous le feu, cela de la part de l'artillerie comme de l'infanterie; des colonnes profondes débouchant devant l'ennemi et ne se déployant pas ou se déployant avec une désespérante lenteur; bref, d'une manière générale, une désinvolture par trop grande à l'égard de l'effet de la fusillade et de la canonnade. Ici, la poudre sans fumée produit son effet; à distance, il est plus difficile qu'avant de voir quand on vous tire dessus. J'ai vu aussi des défenseurs de la position de Mærstetten installés devant l'abri naturel que leur offrait le terrain au lieu de se mettre derrière. J'ai vu l'assailant, à la traversée du ravin, s'arrêter au beau milieu de la contre-escarpe, au lieu de descendre dans le fond du fossé pour profiter de l'angle mort.

Mais je m'arrête et veux terminer en louant la discipline de combat et la discipline de marche de la VII<sup>e</sup> division, qui me paraissent très bonnes.

P. S. — Le pont construit par le génie sur la Thour à Ochsenfurth a été établi malgré de grandes difficultés provenant de la crue des eaux à la suite des dernières pluies. Il a été inauguré par les colonels Hauser et Bleuler et par la sixième brigade d'artillerie.

## CHRONIQUE AGRICOLE

### La question des veaux.

On nous écrit : Une discussion intéressante a eu lieu dernièrement dans la salle du Grand Conseil vaudois sur ce sujet : A quel âge peut-on permettre l'abattage des veaux pour la boucherie ?

Le bureau de police sanitaire avait convoqué par circulaire, à cette conférence, un certain nombre d'agriculteurs et de bouchers, mais il avait négligé d'appeler des consommateurs, lesquels auraient bien eu cependant le droit de dire leur opinion; les maîtres d'hôtel, les chefs de cuisine, les gastronomes émérites auraient été leurs porte-parole tout désignés.

Un exposé des motifs, lu au début de cette consultation, nous a fait savoir que dès 1814 le minimum d'âge exigé pour la consommation du veau avait été fixé à 16 jours; mais l'occasion offerte par une simplification exigée de la Confédération pour le texte de certains formulaires, avait paru excellente pour prolonger le délai de cinq jours et le porter à vingt et un jours.

La plupart des cantons voisins ont une limite d'âge supérieure à la nôtre; aussi la viande de veau qu'on y consomme est-elle un aliment plus nutritif et plus sain que celle des « cabris » plus ou moins bien portants que l'on vend à vil prix chez nous, sans profit pour le vendeur ni pour le consommateur.

M. Borgeaud, inspecteur des boucheries de Lausanne, a attiré l'attention de l'assemblée sur le fait que le bon veau de 100 kg et au delà est importé des cantons voisins et de la Savoie. On le paye en moyenne 40 centimes le kilogramme de plus que le veau de 50, 60 et 70 kg qu'on vend généralement dans nos campagnes. Il y aurait donc avantage pour nous à suivre l'exemple de nos voisins et à produire le véritable veau de boucherie. A l'âge où nous avons coutume de le tuer, il n'est pas encore remis des perturbations consécutives à la naissance, et il commence seulement à augmenter en poids et en qualité.

Le président de l'association des bouchers ayant ajouté quelques mots dans le même sens, on aurait pu croire à un accord parfait de tous les intéressés. Il n'en était rien. On avait compté sans les producteurs, le groupe agraire. Avec une imposante unanimité, les uns s'appuyant sur des arguments, les autres agissant par pure conviction ou imitation, tous ont déclaré qu'on verrait de très mauvais œil, dans la campagne, une augmentation de la limite d'âge, et plusieurs ont même été jusqu'à menacer le pays d'un nouveau referendum : celui des petits veaux.

L'argumentation des producteurs mérite une mention particulière. L'hygiène, disent-ils, ne réprouve pas totalement la consommation du veau âgé de seize jours. Pourquoi donc ne pas s'en tenir à cette limite? Lorsque la loi nous forcera à garder les veaux jusqu'à 21 jours, les bouchers ne nous les payeront pas plus cher que s'ils avaient seize jours. Certains veaux malades, qui « crevotent » et ne prospèrent pas, peuvent encore être « débités » le seizième jour de leur existence; ils seraient probablement incapables d'atteindre le vingt-et-unième, et ce serait une perte sèche pour nous. Nous ne tenons pas à vos règlements soi-disant paternels; nous sommes aussi malins que vous et presque autant que les bouchers; si nous voyons que de conserver nos veaux cela rapporte, nous le ferons sans que vous ayez besoin de vous en mêler. Si le consommateur devient gourmand et difficile, ce n'est pas à nous à en subir les conséquences; nous ne pouvons pas transformer nos veaux en poulardes.

En vain a-t-on représenté que la viande de veau jeune, sans être malsaine, n'est qu'un aliment de luxe, dépourvu de qualités nutritives; que l'âge de seize jours est précisément celui où le sujet, après avoir subi une diminution, augmente rapidement en poids et en qualité au grand profit de l'éleveur; que l'âge de vingt-et-un jours peut être contrôlé par la dentition et rend la fraude impossible. Peine perdue. Messieurs les délégués du Jura jusqu'aux monts neigeux du Pays de Combe, de la Grande et Petite Côte, des Cornes-de-Cerf et du camp de Bière ont déclaré que lors même que le veau de seize jours n'avait pas toutes leurs sympathies gastronomiques, il serait désavantageux pour eux de ne pas pouvoir s'en débarrasser quand cela leur plaît, fût-ce au détriment du consommateur. — C'est la vieille histoire des prunes qu'on envoyait à monsieur le ministre parce que personne, à la maison, n'en voulait plus.

Une leçon d'économie politique, fort bien faite par M. le chef de l'Institut agricole du Champ-de-l'Air, sur les grandes industries laitières et sur l'importation de la volaille considérée comme concurrence à la production de la viande de veau, n'a pas plus réussi que les renseignements pratiques donnés par M. Widmer, boucher à Coppet, à convaincre la partie récalcitrante de l'auditoire.

M. Widmer a expliqué que pendant une dizaine d'années il avait fait commerce de veaux, les achetant dans la contrée d'Yverdon pour les revendre dans le midi de la France et en Italie, à des prix très rémunérateurs. Finalement il a dû y renoncer, les veaux étant devenus d'année en année plus jeunes et plus secs.

M. Viquérat, chef du département de l'agriculture, a cherché à agir par d'autres arguments. Il a fait entrevoir les conséquences de la surproduction du lait, qui ne manquera pas de suivre de près l'amélioration de la race bovine, et l'avantage qu'il y aurait à créer au lait un nouveau débouché sous forme de veaux gras dont l'écoulement se ferait dans le pays même.

Erreur! Pour certains délégués, cela gêne la fabrication du vacherin — qui est excellent; — pour d'autres, cela empêche la vente de sujets dont la fragilité ne donne que trop de craintes. Pourquoi faire une révolution toute en faveur des bouchers et des gourmands de la ville? Ça ne se fera pas!

## DÉPÊCHES

**Berne, 8 septembre.** — Le Grand Conseil a adopté à l'unanimité le nouveau projet de loi introduisant le régime fédéral des poursuites dans le canton de Berne.

La votation populaire aura lieu le 18 octobre.

**Milan, 8 septembre.** — Le *Secolo* publie l'information suivante de Rome :

« Dans le dernier conseil des ministres se serait manifesté un courant favorable à la publication du traité de la triple alliance. Le ministre Luzzatti aurait fait observer que, pour payer le coupon de juillet, on a dû distraire une certaine quantité de rentes de la Caisse des dépôts et y substituer des bons du Trésor à courte échéance. Cette rente a été vendue à Berlin à un taux relativement bas pour laisser de la marge aux bénéfices des banquiers allemands qui l'ont revendue à Paris.

Or, si le marché de Paris était ouvert, les opérations du Trésor réussiraient mieux et seraient moins onéreuses. Pour cela, il serait

nécessaire d'apaiser l'opinion publique en France.

» M. Luzzatti aurait donc émis l'avis que le traité de la triple alliance fût publié. Si ce traité ne contient aucune menace pour la France ou pour la paix, sa publication ferait disparaître les motifs des méfiances actuelles.

» A cet ordre d'idées s'opposeraient M. di Rudini, qui seul connaît le traité, resté secret pour les autres ministres.

» Les idées de M. Luzzatti auraient été approuvées par les ministres Nicotera et Branca.

**Milan, 8 septembre.** — Dans la réunion des ouvriers grévistes qui a eu lieu hier soir, on a fait connaître que les principaux industriels des établissements en grève recevraient des sous-commissions ouvrières pour traiter des bases d'un accord. On espère que la grève cessera mercredi.

**Munich, 8 septembre.** — L'empereur Guillaume II, accompagné du chancelier Caprivi, est arrivé à Munich hier soir, à 9 h. 30. Le prince-régent et sa suite l'attendaient.

A l'approche du train impérial de nombreuses acclamations ont retenti.

L'empereur est descendu à la hâte de son wagon et a embrassé le prince-régent.

A sa sortie de la gare, le maire lui a adressé un discours de bienvenue.

Dans sa réponse, l'empereur a rappelé qu'il avait déjà séjourné à Munich et en avait gardé le meilleur souvenir. Faisant allusion à ce qui a été dit de son activité, l'empereur a déclaré qu'elle était nécessaire pour l'accomplissement de ses devoirs. Il sera reconnaissant à ses alliés s'il se voit soutenu dans les efforts qu'il fait en vue du maintien de la paix.

Guillaume II s'est ensuite rendu au château royal, où une grande réception lui a été faite par les princes et princesses de la famille royale.

Devant le château, une foule immense ne cessait de pousser des acclamations. L'empereur a paru plusieurs fois à la fenêtre pour remercier.

**Schwarzenau, 8 septembre.** — Le roi et le prince de Saxe sont partis hier à deux heures, après avoir pris congé de l'empereur d'Autriche en termes empreints de la plus grande cordialité.

L'empereur François-Joseph a pris place dans le train spécial de cour à destination de Vienne.

**Hambourg, 8 septembre.** — L'Institut de droit international, réuni ici aujourd'hui, a élu président M. de Bar, professeur à l'Université de Göttingue, et vice-présidents, MM. Brusa, professeur à l'Université de Turin, et Lyon-Cahen, professeur à la faculté de droit de Paris.

Le congrès a discuté dans sa première séance le rapport de M. le professeur Lyon-Cahen, de Paris, sur les sociétés par actions au point de vue du droit.

**Londres, 8 septembre.** — Les journaux anglais disent que les concessions obtenues par la Russie, dans la question des Dardanelles, sont sans importance.

**Paris, 8 septembre.** — Le grand-duc et la grande-duchesse Vladimir sont partis hier dans la soirée pour St-Sébastien.

Aux grandes manœuvres d'hier, la bataille autour de Colombey a été très vive entre le 7<sup>e</sup> corps (Négrier) et le 6<sup>e</sup> (Jamont).

Des perquisitions ont été opérées hier chez plusieurs entrepreneurs du canal de Panama.

Ed. FEHR, éditeur.

## Chemins de fer de l'Est.

France et Suisse (St-Gothard) via Troyes, Chaumont, Belfort.

Des services par trains directs composés de voitures de 1<sup>re</sup> et de 2<sup>e</sup> classe sont organisés entre Paris et Bâle, Lucerne (ac des 4 cantons), Göschenen (entrée du tunnel du St-Gothard), Airolo (sortie du tunnel), Bellinzona, Locarno (lac Maggiore), Lugano (lac de Lugano) et Milan. Des correspondances directes existent entre Bâle et les principales localités de la Suisse, telles que : Baden, Zurich, Zoug, Aarau, Glaris, Ragatz, Coire et l'Eggen-dine, Winterthur, Schaffhouse, Constance, Romanshorn, Rorschach et St Gall.

Durée du trajet entre Paris et Bâle, 9 heures. Des billets d'aller et retour sont délivrés pendant toute l'année à Paris pour Bâle, Milan, Constance, Lucerne, St-Gall, Schaffhouse, Winterthur et Zurich et inversement.

Il existe également des billets d'aller et retour dits « de saison » délivrés à Paris du 15 mai au 15 octobre inclus pour Bâle, Lucerne et Zurich.

Ces billets ont une durée de validité de 30 jours pour Bâle et de 60 jours pour Lucerne et Zurich. Les voyageurs munis de billets directs pour Bâle et au delà ne sont pas astreints à l'obligation du passeport pour la traversée de l'Alsace entre Petit-Croix et Bâle via Mulhouse.

**Soies couleurs, blanches et noires, de fr. 1.40 à 18.65** par mètre (ca. 180 diff. qual.), expédie franco par coupes de robes et pièces enjolivées. **G. Henneberg**, dépôt de fabrique de soie à Zurich. Echantillons franco par retour du courrier.

## Grand vin mousseux de Neuchâtel

**CHAMPAGNE SUISSE**  
SWISS CHAMPAGNE  
Représentant à Ouchy : **Ch. PERRIN**  
Dépôt à Lausanne chez **MANUEL FRÈRES**  
Rue de Bourg.  
Représentant à Montreux : **C. BLANCHOD**  
Maison à Londres : 78, Queen Street City E.C. (J. et R. M. Cracken) 169

## RASSEMBLEMENT DE TROUPES

On peut se procurer la Gazette de Lausanne aux gares de ZÜRICH et de WINTERTHOUR, et à l'Hôtel de la gare, à FRAUENFELD.

## Horaires des bateaux à vapeur

Heures de passage des bateaux aux principaux ports de la côte suisse (Pour le service complet, voir les horaires.)

Départ de	Mat.	Mat.	Dir.	Exp.	Mat.	Mat.	Dir.	Exp.	Mat.	Mat.	Dir.	Exp.
Gênève	6 30	8	—	9	11	4 30	3 40	4 45	5 40	—	—	—
Yver	7 40	8 55	10	12 40	2 45	4 25	5 35	6 25	—	—	—	—
Solle	8 45	9 25	—	10	—	—	—	—	—	—	—	—
Thonon	9 30	—	—	10 55	—	—	—	—	—	—	—	—
Evian	10 05	—	—	11 30	—	3 35	5	7 50	—	—	—	—
Morges	—	—	—	12 40	1 30	—	5 40	6 45	—	—	—	—
Chancy-L.	6 50	9 30	10 15	12 40	2 45	4 25	5 35	6 25	—	—	—	—
Vevay	7 50	10 30	11 15	1 30	3 35	5 27	7 40	8 25	—	—	—	—
Clarens	8 10	10 50	11 35	1 30	3 35	5 27	7 40	8 25	—	—	—	—
Montreux	8 15	10 55	11 40	1 30	3 35	5 27	7 40	8 25	—	—	—	—
Chillon	8 20	11	11 50	1 40	3 45	5 35	7 50	8 30	—	—	—	—
Villeneuve	8 30	11 10	12	1 50	3 55	5 45	8	8 40	—	—	—	—
Bonvillier	8 55	11 35	—	2 15	4 05	6 15	—	—	—	—	—	—

Départ de	Mat.	Exp.	Mat.	Dir.	Jour.	Exp.	Mat.	Dir.	Exp.
Genève	7 45	7 45	—	—	12 50	2 45	4 40	5 45	—
Yver	8 50	8 50	9 50	12 40	1 25	3 20	4 40	5 45	—
Chancy-L.	9 30	9 30	10 30	12 40	1 25	3 20	4 40	5 45	—
Vevay	10 30	10 30	11 30	12 40	1 25	3 20	4 40	5 45	—
Clarens	10 40	10 40	11 40	12 40	1 25	3 20	4 40	5 45	—
Montreux	10 45	10 45	11 45	12 40	1 25	3 20	4 40	5 45	—
Chillon	10 50	10 50	11 50	12 40	1 25	3 20	4 40	5 45	—
Villeneuve	11 00	11 00	12 00	12 40	1 25	3 20	4 40	5 45	—
Bonvillier	11 10	11 10	12 10	12 40	1 25	3 20	4 40	5 45	—
Evian	11 20	11 20	12 20	12 40	1 25	3 20	4 40	5 45	—
Chancy-L.	11 30	11 30	12 30	12 40	1 25	3 20	4 40	5 45	—
Yver	11 40	11 40	12 40	12 40	1 25	3 20	4 40	5 45	—
Gênève	11 50	11 50	12 50	12 40	1 25	3 20	4 40	5 45	—

**Chemins de fer de Lausanne à Ouchy.**  
Matins 6.30 — 6.45 — 7 — 7.15 — 8 — 8.15 — 8.45 — 9.15 — 9.30 — 9.45 — 10.15 — 10.30 — 10.45 — 11 — 11.15 — 11.30 — 11.45 — 12 — 12.15 — 12.30 — 12.45 — 1 — 1.15 — 1.30 — 1.45 — 1.55 — 2 — 2.15 — 2.30 — 2.45 — 3 — 3.15 — 3.30 — 3.45 — 4 — 4.15 — 4.30 — 4.45 — 5 — 5.15 — 5.30 — 5.45 — 6 — 6.15 — 6.30 — 6.45 — 7 — 7.15 — 7.30 — 7.45 — 8 — 8.15 — 8.30 — 8.45 — 9.15 — 9.45 — 10.15

## Observations météorologiques

DE LA STATION CENTRALE D'ESS



